

Jean-Michel DIEBOLT

**UNE ROSE
A L'AGONIE**

Roman

© 2002

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tout pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
Microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible

Des peines prévues

Par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.

Loi 49.956 du 16.07.1949

Le présent récit est une oeuvre de pure fiction, lieux, personnages et événements ont été imaginés par l'auteur. Aussi, par ce fait, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées serait due au seul hasard.

Note de l'auteur :

« À cet instant, en recopiant cette incroyable histoire qui m'a été transmise par un vieil homme, rencontré lors de mon métier d'écrivain public, j'ai l'étrange sensation de raconter des souvenirs... comme si j'avais personnellement vécu cette histoire, tant je m'y suis senti impliqué.

Les dates auxquelles je rattache ce récit sont très certainement fausses, mais les événements sont bien survenus de cette manière, certes à une époque et dans un contexte différent que je n'ai pas connu, mais puisque tout est si précis, rien n'est donc pure invention de ma part. »

NB : *Ce vieil homme bientôt nonagénaire, a vécu bien d'autres péripéties tout aussi incroyables. Un jour, il m'a demandé si le témoignage de ses autres aventures pouvaient intéresser quelques lecteurs. Je lui ai bien sûr répondu « oui ».*

Actuellement, je rédige ses mémoires.

Mais ne cherchez pas sur une carte de France l'emplacement du village de Savorgnole. Vous ne le trouverez pas: Savorgnole a été rebaptisé sous un autre nom, sous le gouvernement du Général de Gaulle, sans qu'aucune information ne fût dévoilée à la presse.

PROLOGUE

« Ce récit est un peu une biographie, la mienne, aussi absurde que véridique : je la dédie à Martinien, le seul homme en ce monde avec lequel je pus me lier d'amitié. C'était un homme chaleureux, aimant la vie et la respectant, un compagnon de jeu pour les enfants, à l'esprit jeune et inventif, mais aussi, et surtout, un ami fidèle qui savait être à notre écoute lorsque nous avions des soucis.

Malheureusement, voilà déjà un mois que Martinien est mort. Lui et ses ancêtres avaient réussi à bâtir un village qui aurait pu être un modèle de société idéale. Mais l'homme a conservé une nature mauvaise, et aucune société idéale ne saurait, semble-t-il, lui convenir : chacune d'elle serait détruite par une minorité ne comprenant rien aux motivations de la majorité.

Cette histoire se passe en France, loin du bruit des grandes villes, dans une vallée perdue au milieu de petites montagnes et de collines couvertes de forêts, dans le Sud, là où rien ne semblerait pouvoir troubler la vie calme des villageois.

Moi qui m'étais mis en tête de connaître plus à fond ma patrie, je ne savais pas encore que ma longue marche s'arrêterait là, dans ce village, et que ma vie en serait bouleversée.

Tout se passa comme si j'assistais à l'épanouissement d'une rose : chaque jour, je lui découvrais une couleur nouvelle, une nuance de parfum subtil, et je ne savais pas à l'époque que, si cette fleur devenait de plus en plus belle, elle finirait par flétrir et mourir comme tout ce qui est beau et comme tout ce qui est.

Tout arriva si vite, que ni moi, ni personne ne put se rendre compte à temps de ce qui se passait, ni que nous allions assister à l'agonie de la rose.

Sans doute n'aurais-je pas dû m'arrêter ici, mais rester simplement le spectateur lointain de cette vie. Personne ne saura jamais si j'ai eu tort ou raison... Moi encore moins que les autres... »

Signé : François de Savorgnant

Note: *Manuscrit remis par le pasteur de Savorgnole.
Ce pasteur a béni et soutenu François de Savorgnant,
Condamné par un Tribunal de Paysans.*

CHAPITRE 1

Quand je rouvris les yeux, la première chose qui me fit grimacer fut le soleil, filtrant à travers les branches d'un arbre, au-dessus de moi. Ce fut ensuite la chaleur, cette impression désagréable de respirer un liquide.

Je me retrouvais couché au pied d'arbre, ruisselant de sueur, ne parvenant pas à me souvenir des dernières heures écoulées. Je me tournais sur le côté pour échapper à la lumière trop vive du soleil, et portais en même temps ma main à mon front. Ma tête me faisait mal, terriblement mal, comme si l'on y faisait un trou à l'aide d'une chignole. Je tâtais mon crâne à la recherche de ce trou... Rien !

Ma migraine persistait. J'essayais de me souvenir: je marchais... Mais depuis combien de temps? Je n'en savais plus rien. Depuis le début de la matinée en tout cas. Je me souvenais ne m'être arrêté qu'une petite heure pour manger et me reposer un peu vers les dix heures. Puis, j'avais repris la route.

Le soleil était déjà haut dans sa course et ses rayons me frappaient directement, ne rencontrant aucun obstacle dans le ciel: aucun nuage. C'était là, en traversant le bois, que les arbres s'étaient mis à valser autour de moi, si vite que j'en avais perdu l'équilibre... Je m'étais évanoui.

Après avoir avalé deux cachets d'aspirine avec les dernières gouttes d'eau de ma gourde, je repartis lentement, en tenant à pleines mains mon mal de tête sans pouvoir le lâcher. À chacun de mes pas, l'écho de mes souliers sur les cailloux montait le long de mes jambes, puis de mon corps, pour aller résonner et se briser à l'intérieur de mon crâne. Je vacillais insensiblement.

Ces trois derniers jours, la chaleur avait été harassante dans la plaine, sous un soleil écrasant, et là,

au milieu des arbres, elle devenait comme liquide, presque palpable et asphyxiante. Les arbres empêchaient l'air de circuler librement. La sueur me coulait le long du dos et cette impression d'étouffer était pesante, écœurante même.

Un peu plus loin, à l'orée du bois, je retrouvais le ciel bleu et son soleil. Un léger souffle rendait mon martyr moins pénible. La nature, pourtant, semblait à mon passage revêtir son aspect le plus repoussant. De grosses mouches bourdonnaient lourdement autour de moi, attirées sans doute par ma sueur. Accablé, je les chassai du revers de la main, ne faisant que les agacer davantage. Je cassai alors une branche feuillue et l'agitai pour les éloigner: seuls quelques papillons colorés s'envolèrent dans le bleu du ciel.

À l'approche d'un nouveau bois, l'air redevint lourd.

Pensant distinguer un chemin, je m'y engageai, parcourant ainsi à peu près un kilomètre.

Quelques heures auparavant, j'avais mangé ce qui me restait de pain et de fromage, et la faim me tenaillait de nouveau le ventre. Dans mon sac à dos, je n'avais plus, pour provision, qu'un dernier morceau de saucisson séché, mais ne sachant où je me trouvais, je ne voulais plus m'arrêter de nouveau et risquer de perdre ainsi une heure qui pouvait m'être précieuse. Il devenait de plus en plus impérieux découvrir un endroit habité où je pourrais me procurer quelques vivres.

J'avais quitté sans m'en rendre compte les chemins balisés qui étaient grossièrement dessinés sur ma carte. Les sentiers avaient sûrement été envahis par la végétation. J'étais perdu au milieu de cette région de forêts et de collines. Je pris alors la décision de marcher droit devant moi pour m'en sortir. Je finirais bien ainsi par trouver une ferme ou un petit village!

Alors que j'avançais parmi de hautes herbes, j'entendis des craquements de branches, comme si quelqu'un marchait non loin de moi. Je m'arrêtai, croyant un instant être tiré d'affaire:

s'il y avait âme qui vive, cela impliquait nécessairement une habitation dans les parages. Je me retournai et fouillai du regard le bosquet d'où ce bruit sembla provenir. Rien ! Mon imagination me jouait des tours ! Je repartis donc, lorsque j'entendis à nouveau, parmi les arbres derrière moi, des froissements de feuilles. Cette fois, j'avais la nette impression d'être suivi, observé. Je sentais une présence humaine. Je me retournai aussitôt. Là-bas, dans un groupe d'arbres, je crus voir une ombre se faufiler prestement derrière des buissons ! Y accrochant mon regard, je restai ainsi quelques instants, attendant qu'il se passe quelque chose.

- Il y a quelqu'un ? Demandai-je assez fort pour qu'on puisse m'entendre à cette distance.

- Oh ! Criai-je un peu plus fort. Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse ne se fit entendre. Perplexe et déçu, je repartis dans la direction que je m'étais fixée. Je n'entendis plus rien et finis par oublier ce visiteur imaginaire.

J'arrivai soudain sur un minuscule chemin que je suivis pendant plusieurs minutes, pensant être à nouveau sur une piste balisée. Quelques centaines de mètres plus loin, le chemin s'élargit puis disparut d'un coup. Je me retrouvais, arrêté dans mon élan, au pied d'une colline. À ce moment, le chant des grillons et des cigales se fit beaucoup plus fort, plus soutenu, se mêlant brutalement à celui de quelques oiseaux invisibles. Sur ma gauche, j'entendis le bruit d'une source qui coulait et je me mis à la chercher. J'avais soif, et ce clapotis aiguissait un peu plus, à chaque seconde, un désir encore plus fou que celui de la soif : celui de sentir, sur mon corps tout entier, la fraîcheur de cette eau, et ensuite à l'intérieur de moi, jusque dans mes intestins.

À une cinquantaine de mètres plus haut, il y avait un buisson épineux d'où semblait émaner le bruit. Je me dirigeais vers lui avec peine, sur un terrain légèrement pentu. Mais plus je m'en approchais, plus le frissonnement du ruisseau s'éloignait. Conscient d'aller dans la mauvaise direction, je ne fis pourtant pas demi-tour et continuais de grimper la colline.

Je parvins finalement au buisson.

Sur quelques feuilles, des gouttes de rosée renvoyaient les rayons du soleil. Étonné de voir que, par une telle chaleur, l'eau ne s'était pas évaporée, je voulus caresser du bout des doigts ces

mystérieuses gouttelettes: je retirai bien vite ma main, avec dégoût, emportant un long filament gélatineux, comme de la bave... Je secouai mon doigt en grimaçant, cherchant des yeux le présumé coupable, Dieu sait quoi ou qui. Une limace? ... Non, un escargot, sûrement... J'en vis un sur le sol dont la coquille était délavée, blanche et vide. Je ne me donnais même pas la peine de l'écraser pour la réduire en poussière.

Relevant les yeux, j'eus comme un sursaut au cœur: c'était comme si le sommet de la colline m'appelait, me tirait par le bras pour m'obliger à avancer. J'essayais de comprendre ce qui m'arrivait, mais ce sentiment était si soudain que je ne pouvais y résister. Je grimpai encore quelques mètres et parvins finalement en haut de la colline.

C'est alors que je le vis...

Il était au fond du vallon, presque à mes pieds.

J'éprouvai d'abord la sensation nouvelle d'avoir enfin découvert un endroit où je pourrais me reposer quelques jours, puis le sentiment étrange que j'allais mettre un point final à mon aventure à travers la France.

Le village semblait reposer paisiblement dans le vallon depuis des siècles. J'étais comme un conquistador découvrant le Nouveau Monde... On aurait dit que la main de Dieu elle-même avait pétri la terre pour bâtir ce village,... cette même main m'avait appelé et poussé jusqu'en haut de la colline. Le village ressemblait à un jeu de cubes qu'un enfant aurait jeté là pour les rassembler ensuite d'une façon ordonnée et presque symétrique, de part et d'autre d'une rue principale qui s'étirait jusqu'à l'orée d'une forêt voisine pour y disparaître sous les arbres.

Il me semblait voir une rose encore en bouton, une fleur dont je ne connaîtrais encore rien - ni sa couleur, ni son parfum -. Cette rose, je la découvrirai, j'apprendrai à la connaître, et elle sera toujours plus belle, après chaque instant passé.

Je m'installai sur un rocher et y restai ainsi, longtemps, à contempler ce spectacle qui apaisait mon esprit au fur et à mesure qu'il se faisait plus précis. Je percevais une multitude de sons qui rendaient ce tableau plus vivant. De cet amas de maisons et de rues, montaient en vagues sonores, des rires, des cris, des voix, des murmures, des plaintes, sans que pour autant je puisse voir le moindre habitant. Tous les bruits humains semblaient se répondre, se mélanger en désordre avec le mélodieux vacarme du chant des oiseaux, des grillons et des cigales. D'où venaient-ils exactement? J'en aurais été incapable de le dire. Une étrange symphonie dont j'aurais pu être le chef d'orchestre: je dominais le village tout entier. Dans ma solitude, je devenais le maître de la nature.

Je pouvais décomposer les sons, les séparer les uns des autres, supprimer le chant des oiseaux en ne prêtant l'oreille qu'à celui des cigales ou n'entendre que les aboiements d'un chien ou encore les pleurs et les cris d'un enfant. Ce jeu était si simple qu'il m'en étourdissait la tête. Mon attention se fixa soudain sur les cris d'un enfant qui fit monter en moi un sentiment de révolte violent. Les cris s'amplifiaient, de seconde en seconde, devenant un hurlement plein d'angoisse et de peur, comme celui d'un homme luttant contre la mort, comme s'il essayait par la seule puissance de ses cris de la repousser.

Je me levai d'un bon, comme mu par une force irrésistible, et me mis à courir en direction de cette plainte. Mon cœur battait très fort dans ma poitrine et rythmait mes pas.

L'angoisse m'avait envahi.

Je sentais la Mort très proche demandant impérieusement une victime... Cet enfant, sans doute, ou peut-être moi... Elle semblait m'attirer inexorablement dans ses bras car parfois mes jambes s'emballaient dans la descente et ce n'était qu'avec une extrême difficulté que je réussissais à ralentir la course.

Je me faufilais dans la végétation qui défilait autour de moi. De temps en temps, une branche me

giflait la joue, le bras, la jambe, mais aucun de ces coups cinglants ne m'arrêtait.

Tout était déformé, comme dans un rêve, un délire. Sûrement la chaleur et le soleil.

Les maisons grossissaient à vue d'œil. Les bruits devenaient de plus en plus nets: le hurlement prenait parfois des tons aigus, presque inhumains et je prenais à nouveau conscience qu'un enfant était en train de crier une souffrance terrible.

Je pressai encore le pas et atteignis bientôt les premières maisons sans que pour autant les hurlements ne cessent.

Je ne sais quel instinct m'avait guidé dans ce village inconnu, mais, arrivé au détour d'une rue, je découvris enfin avec horreur la source des cris: un homme était en train de frapper, de toutes ses forces, un enfant d'une dizaine d'années, avec un ceinturon plié deux et maintenu par le milieu. Après quelques secondes de stupeur, secoué par cette vision, je m'élançai vers l'homme et lui arrachai le ceinturon des mains.

- Eh là! Qu'est-ce que vous faites? Hurla l'homme, le visage rouge de colère. Rendez-moi ça immédiatement! Et l'homme se rua sur moi pour reprendre son instrument.

- Vous ne voyez pas que vous allez le tuer ? Criaï-je en esquivant son geste, le cœur encore tout retourné. À t-on déjà vu battre un enfant de cette façon ?

L'enfant saignait du nez. Des gouttes de sang coulaient sur sa poitrine nue. Il n'avait pour tout vêtement qu'un short de toile beige et une paire de sandales. Des écorchures rayaient de rouge ses jambes, son dos, ses bras. Il avait soudain cessé de crier, mais continuait à sangloter, immobile, n'essayant pas de s'enfuir...

- Cet enfant, repris-je en me calmant, cet enfant mérite peut-être une correction, mais pas de cette façon!... C'est inhumain ce que vous faites! Si c'était mon fils...

- Oh! Ecoutez, Monsieur, s'indigna l'homme en fronçant les sourcils, mettez-vous bien ça dans la tête: il n'y a personne dans le village qui soit aussi effronté, aussi menteur et voleur que lui ! Heureusement d'ailleurs que ce n'est pas mon fils! Dieu me préserve de faire des gamins de cette

trempe!

- Mais pourquoi le frapper ainsi ? Qu'est-ce qu'il a fait de si grave ? Demandai-je.

Il demeura un instant silencieux, comme s'il n'avait pas de réponse valable à me donner. Il semblait excédé, non seulement par mon intervention, mais par cette question qui d'évidence le gênait et à laquelle de surcroît, il était contraint de répondre.

- Ce qu'il a fait ? ... Hésita-t-il. Et bien, je l'ai surpris en train de voler des légumes dans un de mes potagers. Je suis certain que ce n'est pas la première fois! ... Et moi, les voleurs, je les mate! Ajouta-t-il.

Satisfait d'avoir si bien parlé, il se retourna vers moi d'un air vainqueur et me dévisagea.

- Mais... Répliquai-je. Il ne mérite tout de même pas...

- Taisez-vous! Cria l'homme, changé en bête enragée. Vous n'avez rien à dire. Vous n'êtes pas d'ici et ce ne sont pas vos oignons... De quoi vous mêlez-vous? Allez-vous-en ! Et puis, donnez-moi ça! Dit-il en m'arrachant le ceinturon des mains.

Il allait à nouveau frapper quand, posant ma main sur son bras, je lui demandai plus posément de suspendre un instant son châtiment.

Je sortis un mouchoir de ma poche et essuyai le visage ensanglanté de l'enfant.

- Comment t'appelles-tu, fiston? Lui demandai-je.

L'enfant ne répondit pas, osant à peine lever les yeux vers moi, de peur de croiser le regard de l'homme.

- N'aie pas peur. Dis-moi...

Il hésita encore un instant et finit par dire d'un seul trait:

- Jérôme Aleczief, monsieur.

Il semblait avoir un peu plus confiance en moi, l'étranger.

- Où habites-tu ?

- À côté de l'épicerie, monsieur... En face de l'église. Dit-il avec peine.

- Bon. Je reviens tout de suite... Lui dis-je en levant les yeux pour déjà chercher où se

trouvait l'église ou du moins son clocher.

Je remis le mouchoir dans ma poche.

- Je reviens vite ! Aies confiance!

Je me retournai et me mis à courir en direction de cette église dont le clocher m'indiquait l'emplacement... J'avais l'intention de prévenir les parents de l'enfant, ne me sentant pas de taille à me mesurer contre cette brute.

Derrière moi, l'enfant s'était remis à hurler.

Je courais comme un fou, tant et si bien que la sueur perlait et coulait sur mon corps comme d'un robinet mal fermé. Je me sentais transformé en une marionnette qu'on aurait trempée dans l'eau et qu'on agiterait comme un épouvantail. Pourtant, j'avais les lèvres sèches et la bouche pâteuse. J'avais soif, si soif...

Ce maudit clocher paraissait fuir et s'éloigner un peu plus à chacun de mes pas... comme si je reculais au lieu d'avancer. Voulant le rattraper, je doublais les pas; j'allais plus vite encore, haletant comme un chien harassé. Les rues étaient droites et je ne voyais toujours personne dehors, même sur le seuil des portes. La chaleur obligeait d'évidence la population à se terrer chez elle à cette heure du jour.

À quatre reprises, je pris des rues perpendiculaires entre elles afin de prendre à revers le clocher et tenter ainsi de l'atteindre. J'étais sûr que cela réussirait. Je comptais... À la quatrième rue, à gauche, je m'arrêtai net, et pensai très fort au clocher, les yeux fermés. Les souhaits se réalisent parfois ainsi, m'a-t-on dit, lorsqu'on y pense très fort. Je rouvris les yeux et serrai aussitôt les poings de rage... Il n'y avait aucun clocher. Rien. Il avait disparu !

Essoufflé, je repris ma route en marchant pour me reposer un peu. Alors que je descendais la rue en pente douce, je passai devant un bar. À l'intérieur, un vieil homme servait quatre clients assis autour d'une table en bois. Ils étaient en train de jouer aux cartes. Le vieil homme me renseigna rapidement en me montrant de la main le chemin à prendre. Cette main faisait dans l'air d'étranges

arabesques et indiquait, dans sa hâte, plusieurs directions à la fois.

- L'église? Mais vous l'avez dépassée d'une centaine de mètres ! Elle est là-bas, derrière, juste après le pâté de maisons. À gauche, quand vous sortirez du bar. Comment vous avez fait pour ne pas la voir? ... Je vous sers quelque chose ?

Je le remerciai en bredouillant quelques mots et repartis aussi vite. J'entendis la porte claquer au nez du vieil homme qui lança un juron.

Revenant sur mes pas, je vis enfin l'église. Elle était bien là, devant moi, droite et fière. En face, je trouvais l'épicerie dont m'avait parlé l'enfant et, sur le côté, l'escalier vers lequel je courus. M'y engouffrant, j'aperçus au passage ce curieux nom d'Aleczief, inscrit au crayon à papier sur une boîte aux lettres. Je grimpai rapidement les marches, deux à deux, jusqu'au deuxième et dernier étage. Exténué, je frappai à la porte. Elle s'ouvrit doucement, sans grincer. Un visage carré, aux traits durs en sortit, montrant deux yeux tout ronds, perdus au fond de leurs orbites. Des cheveux poivre et sel, mal peignés, assombrissant encore plus ce tableau, coiffaient cette tête d'homme fatigué. Il était torse-nu et réajustait son pantalon, m'exhibant d'une façon presque indécente son ventre gras et couvert de poils. Son front se plissa lorsqu'il jeta vers moi son regard un peu vaseux pour me dire en grognant et d'un air endormi:

- Qu'est-ce que vous voulez?

Encore sous l'effet de la surprise, je ne sus quoi dire.

- Bonjour, Monsieur. Balbutiai-je. Vous avez bien un fils qui s'appelle Jérôme?

- Oui. Et alors? Souffla-t-il de son haleine chaude et moite, puant je ne sais quelle odeur de fromage.

- On est en train de le battre, là-bas, dehors, dans la rue!

- Mon fils? Vous croyez? Répondit-il d'un air froid et sceptique. Oh, ça m'étonnerait ! Il ne se laisserait pas frapper. À la maison, rendez-vous compte, il arrive bien à me tenir tête, alors...

- Mais si, Monsieur, je vous assure. Il m'a bien dit « Jérôme », « Jérôme Aleczief »!

- Ah ! Ça ! Qu'est-ce que je peux y faire?

- Il a besoin de vous ! Vous êtes son père, non?

- Moi? Pas du tout !

- Mais, vous disiez, tout à l'heure, que...

- Rien du tout ! Me coupa-t-il. Rien du tout. Je me suis trompé. Ça peut arriver à tout le monde, non?

- Mais...

- Je n'ai pas de fils, de toute façon. Au revoir Monsieur !

Il me referma la porte au nez, sans que j'eusse le temps d'achever ma phrase. Je restai sur le seuil, abasourdi. C'était bien son fils, sans aucun doute. Pourtant, il se désintéressait de savoir s'il était en danger.

Je redescendis l'escalier, pantois.

Retrouvant dehors de soleil de plomb, je me remis à courir, bien décidé, cette fois, à aller moi-même porter secours à ce pauvre gosse. Toutefois, je regrettais de ne pas l'avoir fait tout à l'heure, même si je n'avais pas été de taille à me battre avec cette brute.

Les rues se dévidaient devant mes yeux comme des bobines de fils. Les platanes grossissaient, puis disparaissaient dans mon dos, dans le néant. Les maisons, toutes identiques, semblaient se confondre dans la lumière aveuglante, comme en un pastel incompréhensible, bariolé de toutes sortes et rayé d'une multitude de rues.

Je me sentais en fait complètement perdu. Plus moyen de rejoindre la rue que j'avais quitté trois quarts d'heure auparavant. J'avais l'impression d'avoir tourné cent fois autour du même pâté de maisons sans m'en rendre compte.

Je ne souhaitais pas entrer à nouveau dans le bar, pour y redemander mon chemin. Je m'arrêtai quelques instants sous l'ombre d'un porche, pour y réfléchir. Soudain, je vis quelqu'un déboucher d'une rue. Il se dirigeait vers moi. Il avait la carrure de l'Aleczief de tout à l'heure. Comprenant

qu'il m'avait suivi, je me montrais franchement et l'appelais en faisant des gestes. L'homme parut me voir, et sans aucune raison apparente, fit brusquement demi-tour, et se mit à courir pour disparaître au détour d'une rue. Troublé, je me remis à marcher.

Il me semblait bien que c'était le père de Jérôme. Mais pourquoi s'était-il enfui? La honte? Et pourquoi me suivait-il ? Le remords ? Mais après tout, ce n'était peut-être pas lui. J'avais peut-être rêvé. Oui, tout ceci ressemblait à un mauvais rêve... Avec ce soleil d'enfer qui frappait nos têtes ! Cette soif qui me tenaillait toujours !... D'ailleurs, il s'était déjà passé bien du temps depuis que je l'avais quitté !

J'avais abandonné mon idée première d'aider cet enfant : je savais désormais que je ne retrouverais plus cette rue tant elles se ressemblaient toutes.

Tous ces événements m'avaient épuisé. Il fallait que je puisse me reposer car je ne me sentais plus le courage de poursuivre ma route. Sur ma carte, le prochain village était à plus de trente kilomètres de celui-ci. À cette heure-là, il était impossible de l'atteindre avant la tombée du jour.

Décidé à passer la nuit dans le village, je me mis en quête d'un hôtel. Au hasard des rues, je finis par en découvrir un dans lequel j'entrai pour y demander une chambre. Il n'y avait personne au comptoir. Je remarquai sur la droite une porte entrouverte et m'en approchai. Alors que j'y frappais deux coups, elle s'ouvrit lentement, d'elle-même, sans un bruit.

Je découvris une chambre assez grande, somptueuse. Ce qui me troubla tout particulièrement, ce fut une odeur indéfinissable, étrangère à l'atmosphère artificielle de romantisme que les meubles y faisaient régner. Ce parfum étranger provenait d'un lit mal refait... Une odeur forte, inhabituelle, comme celle qui demeurerait dans la chambre de femme après une nuit d'amour, mélangée à une odeur de mort laissée par une veillée funèbre.

Bien que cette odeur m'écœurât, je restais là, près du lit, comme retenu par un aimant.

C'était bien une chambre de femme: j'apercevais, sur la gauche, tout un nécessaire à maquillage

abandonné sur une petite table haute. Près des flacons de parfum et des pots de fard, une cruche d'eau attendait patiemment dans une petite bassine en faïence. Sur le mur de gauche, au-dessus de cette table, on avait accroché un miroir ovale, au large cadre décoré de fleurs et de feuilles dorées, entremêlées les unes aux autres.

Au centre de la pièce, contre le mur de face, il y avait le lit, un immense lit à baldaquin, aux colonnes de bois torsadées, et tout tendu de toile de satin damassé bleu-gris. Une chemise de nuit en broderie anglaise blanche y avait été jetée négligemment. C'était ce lit qui donnait à la chambre cette atmosphère lourde et fastueuse.

À droite du lit, une petite commode en noyer sculpté se montrait de profil. Quelqu'un y avait posé une carafe en cristal, entourée de verres, soigneusement rangés. Les deux tiroirs supérieurs de la commode en faisaient toute la largeur, et les deux tiroirs inférieurs étaient séparés en deux, pour former quatre plus petits tiroirs. L'un d'eux était resté ouvert, et baillait désespérément, offrant à ma vue de la lingerie féminine. Je m'en approchais pour caresser du revers de la main quelques soutiens gorge, des culottes en dentelle blanche et d'autres en dentelle noire. Des pensées traversèrent mon esprit. Je repoussai d'un coup le tiroir, subitement choqué par ma curiosité qui devenait malsaine.

Comme je sortais de la chambre et que j'en refermais la porte, une grosse dame avec une poitrine forte apparut dans le hall d'entrée. J'eus un instant l'impression qu'elle m'avait surpris en train de fouiner dans ses appartements mais sa question me rassura :

- Oui... Que désirez-vous, Monsieur ? Demanda-t-elle très poliment.

- Voilà : je voudrais une chambre pour cette nuit.

La grosse dame me dévisagea quelques secondes, puis me répondit en hésitant, visiblement troublée par ma présence.

- C'est que... Je suis vraiment désolée, Monsieur, je ne peux pas vous donner une chambre.

Il y en a plus une seule disponible.

- Excusez-moi d'insister Madame, fis-je tout aussi poliment en pointant du doigt le tableau

accroché derrière le comptoir. Je vois que toutes les clés des chambres sont encore là, chacune dans son casier... Vous devez bien avoir une chambre libre... Même une toute petite chambre... Pour une seule nuit... Et moi, je paye à l'avance... Alors ?

- Alors ? ... S'indigna-t-elle. Vous vous leurrez, je n'en ai plus aucune qui soit libre. De toute manière, je peux faire ce que je veux dans mon hôtel... Même refuser un client si j'en ai envie. Continua-t-elle en élevant la voix, soudain courroucée.

- Mais, Madame...

- Ecoutez, Monsieur... Si vous insistez encore, j'appelle mon mari. Vous vous expliquerez avec lui. Il n'est pas très aimable, vous savez, lorsqu'il se fâche...

Ne comprenant rien à ses explications, je lui souhaitais une bonne soirée et m'en allais quand elle m'interpella alors que je venais de franchir le seuil de la porte d'entrée.

- Monsieur ! Pour vous éviter de chercher trop longtemps, je préfère vous dire de suite qu'il n'y a pas d'autre hôtel dans le village !

En signe de réponse, cette fois exaspéré, je haussai les épaules sans me retourner car j'étais sûr qu'elle souriait en me disant cela.

Dehors, le soleil s'enfuyait vers l'horizon, et blessait les collines les plus hautes d'une large plaie rouge et jaune, en laissant l'atmosphère tout aussi étouffante qu'au milieu de l'après-midi.

Dans le village, il n'y avait qu'un seul hôtel, et personne n'y était admis ! C'était un comble ! Bien sûr, je pouvais passer encore une nuit à la belle étoile, mais affronter des hordes de moustiques ne me disait rien qui vaille, d'autant que ces quatre derniers jours, je n'avais pas dormi sous un toit.

Je me mis à la recherche d'une grange, ou quelque chose de ce genre, bien remplie de foin, un endroit où personne ne m'empêcherait de dormir.

J'avais aperçu, en descendant la colline, avant d'arriver ici, des champs brûlés par le soleil. Je me dirigeais donc vers la sortie du village.

En chemin, je m'arrêtais à une fontaine pour y boire de l'eau fraîche jusqu'à m'en ballonner le ventre. Après avoir rempli mes deux gourdes, je repartis.

Je finis par accéder à un chemin bordé de près à l'herbe desséchée et jaunie. Au loin, je vis trois vieux bâtiments en bois qui s'ouvraient par une grande porte à deux battants. Je poussais au hasard l'un d'eux, et j'y entrais en humant avec délice la bonne odeur du foin sec. Ah... Dormir !... Je repérais rapidement parmi les bottes de foin, un coin convenable. J'y creusais une sorte de trou où j'installais ma veste pour m'y allonger. Je ne pensais déjà plus à manger.

Le soir était venu, mais j'avais toujours très chaud et la chaleur m'empêchait de dormir. Je ne cessais de me tourner et de me retourner. Le foin me piquait le dos, les jambes, les bras. Cela me grattait de partout. Il ne me restait qu'à réfléchir. Je repassais les souvenirs dans ma tête pour ne parvenir, hélas, qu'à la même conclusion : tout s'acharnait contre moi depuis mon départ. J'avais cherché l'aventure, et je ne récoltais qu'embûches, tracas, et contrariétés...

J'entendis soudain des craquements dehors qui me firent sursauter...

Des bruits de pas dans le chemin, le rire d'une femme et la voix d'un homme résonnaient dans la nuit tombante. La porte de la grange se mit à chanter en tournant sur ses gonds. Je me hissai doucement sur mes coudes, que j'avais creusé. Pour voir ce qui se passait, je levai lentement les yeux au-dessus du trou. Deux jeunes gens de sexe opposé entraient dans la grange. Ils riaient et se tenaient par la main. Il la poussa dans le foin en riant encore plus fort. Ils avaient l'air joyeux, au contraire de moi, tapi comme un voleur dans ma cachette. D'où j'étais, je les distinguais difficilement, à cause de l'obscurité d'abord, mais aussi parce que les bottes de foin ne me permettaient tout juste de voir leurs têtes s'agiter en bas.

- Je t'aime Maria... Fit le jeune homme. Je t'aime et j'ai envie de toi.

- Aïe ! Cria-t-elle. Tu me fais mal à me serrer comme ça !

Dans de grands éclats de rire, je vis quatre chaussures sauter en l'air tels des bouchons de champagne.

Ces rires et ces piailleries piquaient ma curiosité qui devait pourtant rester insatisfaite puisque, de

là-haut, depuis mon perchoir, je ne pouvais rien voir. Je restai donc là, le cou tendu, comme un badaud imbécile, et ne vis dans le noir que des morceaux d'étoffe blanche repoussés par des mains qui glissaient loin des corps... Les rires se changèrent bientôt en chuchotements, et les chuchotements en soupirs. Fatigué, je me résignai à dormir, essayant d'ignorer ces gémissements qui me rappelaient des plaisirs presque oubliés, essayant aussi de faire fi de cette chaleur tenace qui finit par m'abattre.

CHAPITRE 2

Ce fut un son de cloche qui me réveilla.

Je remarquais qu'il faisait déjà jour. Je bâillais deux ou trois fois, m'étirais et me levais d'un bon, décidé à ne pas me rendormir. Je ramassais ma veste, la secouais et sautais par-dessus les bottes de foin. Les deux jeunes gens n'étaient plus là, mais la trace de leurs ébats était restée imprimée dans le foin.

Dehors, l'air s'était rafraîchi avec la nuit. Le soleil n'était pas encore brûlant, mais l'absence de nuage dans le ciel laissait présager qu'il allait encore faire très chaud.

J'entendis à nouveau la cloche de l'église qui se mit à sonner, plus lentement, plus tristement. On aurait dit un glas. À cette heure du matin, je m'étonnais de l'entendre. Ce n'était pas dimanche et ce son si triste ne faisait que m'intriguer davantage. Je décidai donc de me diriger vers l'église pour en savoir plus. Les rues étaient désertes et le café dans lequel j'avais demandé mon chemin, la veille, l'était également. Le village semblait s'être donné rendez-vous dans l'église que, cette fois, je retrouvais beaucoup plus facilement. Une foule silencieuse en sortait pour aller vers un petit cimetière où je la suivis. Tout le village était présent. On enterrait quelqu'un.

Dans les jours qui suivirent, on m'expliqua que le premier coup de cloche était destiné, qu'il s'agisse ou non d'un fait religieux, à prévenir le village d'un événement. Le glas était sonné ensuite, en hommage au mort. C'était ainsi pour chaque enterrement.

Je m'approchai de la foule et posai ma main sur l'épaule d'une femme âgée pour lui demander ce qui se passait, si elle savait qui était enterré. Je m'efforçais de prendre un air à la fois grave et triste.

- Oui... Me répondit-elle en serrant un mouchoir noir dans sa main. C'est le fils Aleczief. Un brave petit, ce Jérôme ! Il était toujours prêt à rendre service aux dames. Vous savez, son père, et même les autres hommes du village finissaient parfois à en être jaloux... Mais pourquoi ? Vous le

connaissiez ?

- Moi ?... Non !... Non, je ne crois pas... Lui dis-je sans réfléchir, ému par cette terrible nouvelle.

- On l'a découvert très tôt ce matin, gisant dans son sang. C'était horrible, paraît-il. C'est sûr qu'on va rechercher le coupable et lui faire payer ce crime odieux.

Je m'éloignai de la vieille femme qui se retourna en soufflant dans son mouchoir.

Au fond, derrière la foule, je reconnus le père de Jérôme, en train de pleurer. Son visage dur était devenu celui d'un homme meurtri et las. Il semblait respirer avec difficulté, comme s'il était étouffé par son chagrin. Replié sur lui-même, il ne disait rien.

Ce fût plus tard que j'appris, effectivement, qu'on avait découvert son fils mort dans la rue, et que c'était à cause de la chaleur qu'on l'enterrait hâtivement. Nombreux sont ceux qui avaient remarqué les traces de coups sur son corps, mais ils disaient que cela n'avait rien à voir avec sa mort. Il fut établi tout naturellement que le soleil lui avait tapé sur la tête.

Lorsque le père de Jérôme se releva, à ma grande stupéfaction, je vis les villageois cesser de pleurer, se faire un signe de croix, et repartir sans un mot, laissant la famille du mort seule avec le cercueil. Ils repartaient tous comme s'il ne s'était rien passé. Ils s'en retournaient, apparemment indifférents de laisser la famille mettre toute seule en terre le cercueil. La famille, c'est-à-dire, le père de Jérôme et la vieille dame, celle justement à qui j'avais parlé, ainsi qu'un vieil homme qui pelletait lentement la terre en essayant vainement de retenir ses larmes... À côté d'eux, un curé en soutane, coiffé d'un drôle de chapeau noir, lisait à voix haute un passage sur une petite bible. Je restais là, en retrait, à moitié caché par un arbuste, à regarder ce spectacle consternant.

Un peu plus tard, comme je passais devant le café, j'entendis quelqu'un m'interpeller depuis la terrasse.

- Monsieur ! Eh, Monsieur ! Vous, l'étranger !...

Je me retournai et répondis à un homme qui semblait avoir comme moi entre trente-cinq et quarante

ans. Il était de forte corpulence et avait les cheveux courts, coupés en brosse. De toute évidence, il semblait être doué d'une force physique surprenante. Son visage buriné, au terrain cuivré, laissait penser qu'il avait passé une bonne partie de sa vie à travailler dans les champs. Il avait l'air conciliant. Ce fut avec le sourire qu'il me fit signe de m'avancer vers lui.

- Je crois qu'on ne se connaît pas. Dit-il en m'invitant à m'asseoir à sa table. Je suis maire de ce village. Je suis toujours heureux d'y accueillir des étrangers. Vous pouvez m'appeler Martinien. Simplement Martinien, c'est suffisant.

- Enchanté ! Lui dis-je en lui tendant la main. Je me présente moi-même : François, François de Savorgnant.

- Je vous offre quelque chose ? Un pastis ? Un verre d'eau ?

- De l'eau, simplement. Merci.

Je m'installai à ses côtés, heureux que quelqu'un daigne enfin s'adresser à moi avec un minimum de déférences et de sympathie.

Après avoir demandé une carafe d'eau et deux verres, avoir attendu que le patron nous les apporte, il me posa quelques questions : comment j'étais arrivé ici, et surtout ce que j'avais ressenti, qu'elles avaient été mes premières réactions lors de mes diverses découvertes dans le village. Je ne pus m'empêcher de lui confier que j'avais été pour le moins déconcerté. Egalement, je lui dis quelques mots au sujet du fils d'Aleczief, sans toutefois oser lui expliquer que j'avais été en partie témoin de sa mort. Quant à l'hôtel dans lequel j'avais failli passer la nuit, il me fit comprendre que la femme était devenue à moitié folle à la suite de la disparition de Julien, son fils unique.

- Un jour, m'expliqua-t-il, il était parti chasser du côté de la Forêt Froide, et depuis, on ne l'avait jamais revu. On dit d'ailleurs que c'est un lieu maudit. Sa disparition a rendu sa mère irascible, aigrie, au point que désormais elle refuse systématiquement les clients. Vous savez, la pauvre, elle se rend involontairement malheureuse. Elle fuit la compagnie, les discussions. Mais le pire, c'est qu'elle laisse courir des rumeurs bien singulières. Elle est... plus que folle... On raconte que c'est une sorcière, chose qu'elle n'a jamais démentie. On dit à son sujet qu'elle loue certaines

de ses chambres à des hommes étranges, des sortes de prêtres qui viennent spécialement dans le village pour organiser des messes noires et que cela lui rapporte beaucoup d'argent, sûrement bien plus que si elle prenait des locataires...

Martinien s'arrêta de parler quelques secondes, puis me demanda si je venais de loin. J'eus le sentiment qu'il souhaitait changer de sujet de conversation. Moi-même, à ces histoires de sorcellerie, je commençais à sentir des frissons me parcourir le dos.

- Comment vous expliquer mon voyage ? Répondis-je. Dans un certain sens, c'est comme si je venais de nulle part.

- Comment cela, de nulle part ? S'exclama-t-il d'un air étonné.

- De nulle part... En fait, c'est beaucoup dire. J'aurais pu tout aussi bien dire : de partout ; car je n'ai plus aucun point d'attache. Je vais là où mes pas me mènent. De cette façon, que je suis arrivé ici.

- Vous n'avez pas de famille ? Un lien de parenté quelque part ? Une femme ? Des amis ? C'est bien curieux d'être ainsi déraciné à votre âge !

La voix de Martinien m'incitait spontanément à la confiance. Je sentais que je pouvais lui parler comme à un ami.

- Mon voyage a débuté à Saint-Egrève, une petite ville dans l'Isère, près de Grenoble.

- Mais c'est bien loin, Grenoble ! Fit-il remarquer. Au moins à trois cents kilomètres par les grandes routes !

- Oui, c'est loin, en effet. J'ai fait tout ce chemin à pied, avec beaucoup de détours... À l'époque, il y a bien longtemps, avant que je ne me décide à tout quitter, j'ai habité Saint-Égrève, une petite ville d'environ deux mille habitants, près de Grenoble. J'y exerçais un métier passionnant : j'étais instituteur. J'enseignais à des enfants formidables, vifs, ouverts à toutes les choses de la vie. Je m'en suis souvent fait de fidèles disciples. D'ailleurs, c'est grâce à eux que j'ai compris que j'étais fait pour vivre en contact avec les hommes, et avec la nature aussi... Mais, je dois dire que c'est une terrible déception amoureuse qui m'a décidé à partir.

- Puis-je vous demander plus de détails, si je ne suis pas trop indiscret ?

- Oui... Je vais vous dire... Surtout que cela me fait du bien de parler... Je l'aimais plus que tout, vous savez... Je faisais mon possible pour la rendre heureuse. Lorsque je dis que je lui aurais tout sacrifié, je ne mens en rien. Mais elle n'a rien compris, ni à moi, ni à nous, ni sans doute à l'amour, celui qu'un être humain éprouve pour un autre être humain, dans son cœur et dans sa chair aussi. Elle aimait étrangement. Elle m'aimait différemment. Tout l'amour qu'elle ressentait pour moi, elle le vivait dans sa tête. Elle semblait plus heureuse lorsque nous n'étions pas ensemble, et qu'elle pensait fort à moi. Cela se passait comme si, plus elle sentait le manque de moi, plus elle m'aimait. Elle allait jusqu'à vivre chez des amis, chez d'autres hommes, sans pour autant coucher avec eux, mais dans le seul but d'être séparée de moi et de jouir de cette séparation. Elle était devenue comme cette religieuse, cloîtrée dans son couvent, vouant tout son amour à Dieu, irréel et intouchable. Elle s'est ainsi refermée de plus en plus sur elle-même, égoïstement, sans plus me voir, en m'adressant simplement de temps à autre des lettres pleines de lyrisme et de ferveur. Et puis un jour, plus rien... Elle n'a plus jamais donné de ses nouvelles, plus jamais... Je suis pourtant certain qu'elle m'aime encore.

- Je comprends combien vous avez pu souffrir... Mais... Veuillez pardonner ma curiosité: j'ai une question à vous poser... Cette vie, votre nouvelle vie, vous l'aimez vraiment ? Ce déracinement perpétuel... Je ne comprends pas...

- Au début, non, je ne l'aimais pas. La seule chose que j'avais en tête, c'était de fuir tout ce qui aurait pu me rappeler de près ou de loin la femme que j'aimais. Et puis, je suis parti plus loin encore. J'ai marché plus longtemps, pour me fatiguer jusqu'à ne plus avoir la force de penser. Je vous rassure tout de suite : je vais mieux désormais. J'ai réussi à oublier mon passé : il est derrière moi. J'ai désormais un nouveau but dans la vie : découvrir le monde, les gens, apprendre à les connaître, m'enrichir de leur personnalité, de leurs expériences, et leur apporter ma propre connaissance du monde. C'est tout cela qui est passionnant. Pourtant, ces derniers temps, quelque chose ne va plus en moi : c'est comme si j'avais le diable en moi ; je ne peux rester plus d'une

semaine au même endroit. Ce sera bientôt le troisième anniversaire de mon départ, et il me semble que les souvenirs essayent sournoisement de m'assaillir à nouveau.

- Je dois dire que vous n'avez pas tellement de chance non plus ! À cette époque de l'année...

- Ah ! Pourquoi donc ?

- C'est que vous êtes tombé en pleine grosses chaleurs. Comme le village est abrité du vent, l'air devient très vite étouffant. Par contre, quand le soleil se repose de septembre à mai, la vallée devient un véritable paradis.

Je sentis que Martinien détournait, une fois de plus, la conversation, mais je ne lui en voulus pas, car déjà il agissait comme un véritable ami.

- Souvent, on éprouve un sentiment bien particulier lorsqu'on arrive ici pour la première fois, continua-t-il. Cette impression que Dieu a pris la vallée sous sa protection est bien réelle. En hiver, il protège le village du froid, du gel, du vent... Évidemment, en été, c'est un peu le revers de la médaille... Mais vous verrez, on s'y habitue très vite. Le tout est de suivre le rythme du village qui suit celui du soleil. La population s'y est bien adaptée et vit en assez bonne harmonie avec la nature. Les villageois aussi s'entendent bien entre eux. Chacun essaye de se rendre utile. D'ailleurs, en dehors de quelques insurrections qui ont pu avoir lieu dans le passé, le village ne fait qu'un.

- Des insurrections ? Lançai-je, interrogateur.

- Oui, malheureusement. C'est inévitable. Où que l'on soit, il existe toujours une minorité pour apporter la discorde. Vous savez, les gens ici s'ils ont le caractère gai, ils sont néanmoins impulsifs. À croire qu'ils vivent en se laissant porter par leurs sentiments. Les coups de sang arrivent toujours d'une façon impromptue, brutale, la plupart du temps pour de l'insignifiant, un désaccord quelconque. Deux clans se forment alors, chacun ayant leur opinion contradictoire. Puis c'est la guerre, la vraie guerre !...

- La guerre ? Est-ce possible à notre époque ? En France ? Sans que personne n'intervienne ?

- Oui, c'est possible! Ponctua-t-il en finissant son verre d'un seul trait. Il s'essuya la bouche avec un mouchoir qu'il avait sorti de sa poche, et reprit :

- Quelques fois, la maréchaussée intervient. Quelques fois, elle ne vient pas du tout. Mais tout cela n'est jamais si terrible et ne dure jamais bien longtemps. Le dommage par contre, c'est que le maire en est souvent la principale victime. C'est fatal, car il doit prendre parti pour un camp ou pour un autre.

- Comment ça ? Lui demandai-je, de plus en plus intrigué.

- Tenez, finissez votre verre. Nous allons nous promener dans le village. Vous comprendrez bien vite.

Nous marchâmes quelques instants côte à côte. En chemin, il me demanda si j'envisageais de m'installer ici. Je lui répondis que le village me plaisait beaucoup et que, sans doute, j'y resterai quelques jours.

La rue que nous avons empruntée débouchait sur une petite place. Au centre, on y avait construit un monument fait de vulgaires pierres de taille surmontées d'un buste taillé, lui aussi, de façon grossière. Il me le désigna du doigt.

- Ce monument a été érigé en souvenir de notre fondateur. Je ne vous l'ai pas encore dit : cela fait plus d'un siècle que le village existe. Rendez-vous compte que depuis tout ce temps, il n'a jamais été baptisé ! Nous l'avons toujours appelé « Le Village », notre « Village ». Ce n'est pas un hasard qu'il soit dans une vallée entièrement isolée. Dans les années 1830, la France vivait une période trouble : aux émeutes des grandes villes s'ajoutait une épidémie de choléra dans les campagnes, surtout dans le Sud. Avec cette vague de choléra, les actes de pillage et de brigandage se multipliaient. À tel point, que certaines semaines, on dénombrait autant de morts dues à l'épidémie qu'aux pillages. On retrouvait des femmes ou des hommes, tués, une balle dans le dos, ou étranglés chez eux, dans leur lit...

Martinien proposa que l'on aille s'asseoir à l'ombre. Nous traversâmes la place pour nous

arrêter sous un arbre. Un banc semblait nous y attendre. Une fois assis, il continua de parler.

- À cette époque, bien sûr, de nombreux gendarmes se mirent à circuler la nuit dans les rues et sur les routes avoisinant les villes, ce qui eut pour effet de décourager les voleurs, mais nullement le choléra. Les gens continuaient à vivre dans une double crainte : celle de la maladie, est toujours celle d'être assassiné dans son lit.

Martinien s'arrêta de parler, leva les yeux en direction du monument. Il soupira profondément, comme pour chercher une inspiration divine. L'ayant enfin trouvée, il se retourna doucement vers moi, me sourit d'un air un peu forcé, et poursuivit son histoire.

- Il y avait quantité de remèdes à adopter, mais le meilleur, dites-moi ? Lequel choisir ? Fuir le choléra, et quitter en même temps son village, sa maison ? Tout abandonner ? Peut-être. Il fallait choisir entre affronter courageusement tous les problèmes ensemble ou bien vivre dans un autre monde que l'on aurait bâti... C'est cette décision qui a été prise. Cela permettait à la fois de fuir la maladie et d'oublier les pillages. Ils ont eu raison. Une fois installés ici, il n'y eut plus de mort. La maladie avait fini par les laisser en paix. Les pauvres gens avaient emporté ce qu'ils avaient pu avec eux, laissant les morts et malades derrière eux. « Ils »... Je veux parler de vingt-cinq ou trente familles. Ce sont eux qui ont bâti le village. Il leur a fallu des mois et des mois de labeur. Ils ont enduré des périodes de sécheresse en été et de gèle en hiver, mais croyez-moi, ce n'était rien à côté de ce qu'ils ont gagné ! Chaque jour était une véritable fête. Tout le monde était heureux de bâtir, et personne ne chômait. Ils avaient remporté une victoire sur la maladie. Ils reconstruisaient une nouvelle vie sur un sol sain et vierge.

- Mais vous parliez de querelles, d'insurrections ? Lui fis-je remarquer.

- Justement, j'y arrive... Je disais qu'après deux ou trois ans de dur labeur, le village était en grande partie achevé. Les habitants ont alors commencé à avoir le temps de regarder dans d'autres directions, chez le voisin le plus souvent. C'est cet esprit de solidarité extrême, de quasi-communion qui leur avait fallu déployer pour construire ce nouveau monde, qui les a poussés sournoisement, à se connaître trop. Ils y avaient perdu, sans s'en rendre compte, la plus élémentaire

intimité et donc une bonne part de leur liberté individuelle. La vie était alors devenue impossible. Les querelles prenaient leur source dans la plus petite peccadille. J'ai assisté, dans mon enfance, à une demi-insurrection. Il faut dire qu'elle s'est rapidement terminée par la mort accidentelle de l'un des tenants de la querelle. Enfin, « accidentelle », je me comprends. Ici, une insurrection est toujours plus ou moins préparée et conduite par un seul homme... Je disais, qu'en général, cela finissait mal pour le maire. La plupart du temps, ces révoltes ont pour but de le destituer par la force. Depuis sa création, le village a connu cinq insurrections dont deux seulement n'ont pas abouti à l'élimination du maire.

- Mais, les autorités ? La police française ? Demandai-je. Que font-ils dans tout cela ?

- Rien. Répondit Martinien. Non, elle ne peut rien faire. Rendez-vous compte que la ville la plus proche se situe à trente-deux kilomètres d'ici ! Cela explique aisément pourquoi ils sont si peu au courant de ce qui se passe ici. Et puis ils se méfient. Ils ne viennent que très rarement.

- Et maintenant ? Fis-je. La situation ? Comment est-elle ? Meilleure ? Pire ?

- Non, non... Dit-il. Elle n'est pas pire, Dieu merci ! Bien au contraire. Il y a une loi qui régit le village et qui est convenablement appliquée. Les habitants semblent en être satisfaits. La plupart des décisions se font par vote. L'anarchie qui existait au début a entièrement disparu. Chacun a désormais son mot à dire, et l'une des principales activités du maire est de dépouiller les bulletins de vote et de rendre compte des résultats. D'ailleurs, en principe, on devient maire à la suite d'un vote ou encore, comment dire ?... Par héritage. Voilà le mot !

- Par héritage ? C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire que... Et bien, c'est arrivé deux fois. Le premier en avait assez d'être réélu chaque année. Il a donc fini par léguer ses pouvoirs son fils. Mais, une fois son fils décédé, c'est son meilleur ami qui hérita de tous ses biens avec sa fonction de maire...

Martinien s'arrêta court instant.

- Ainsi, reprit-il, vous avez pu avoir un petit aperçu de la vie et de l'histoire du village...

Mais il vous reste encore beaucoup à découvrir...

Martinien jeta un coup d'œil vers le monument, puis se leva et me fit signe de le suivre.

- Je vais vous montrer un autre monument, et je vous dirai en chemin le comment de ma propre situation.

Nous nous mîmes en marche et Martinien entama son récit :

- Comme je vous le disais, en dehors du vote et de ses transmissions de pouvoir par legs, il y eut des insurrections, des prises de pouvoir par la force. Vous pensez bien, en effet, que lorsque la désignation d'un nouveau maire était le résultat d'une décision arbitraire par celui qui était encore en fonction, ce choix, qui ne faisait pas suite à une concertation, risquait d'être l'objet d'une erreur. Ce fut justement le cas pour mon prédécesseur qui avait été choisi par le maire en place à l'époque : Grégoire, un vieil homme généreux, mais dont on avait, à son insu, abusé de sa droiture d'esprit. Malade d'un cancer et à l'agonie, il avait cru bon de désigner un certain Thomas, Mathias Thomas, pour qu'il devienne son successeur. Celui qu'il croyait être son meilleur ami se révéla n'être qu'un sombre calculateur. Nous l'apprîmes trop vite à nos dépens. Jusqu'alors, il avait bien caché son jeu, mais il dévoila son côté rapace dès le lendemain de la mort de son ami. Il convoqua le Conseil Municipal pour annoncer qu'il avait décidé, pour le bien du village, de créer dans le domaine de Grégoire, un élevage de bœufs et de volailles que l'on irait vendre à la ville. Pour ce projet, il ferait construire dès le mois suivant, avec le pécule qu'avait laissé le défunt, des abris pour animaux. Il fallait pour cela que le Vieux Mathieu, aujourd'hui patron du bar, quitte la maison voisine et lui cède le terrain où il y cultivait ses fruits et ses légumes, assurant à sa femme et à lui-même sa subsistance quotidienne. Mathieu aurait été relogé dans une petite maison, près des rochers, abandonnée huit ans auparavant par ses propriétaires. Chacun savait déjà que si cette maison avait été abandonnée, c'était bien parce que le lopin de terre qui l'entourait ne donnait rien : dès l'approche de l'été, la moindre ébauche de culture y était grillée par le soleil.

- Et personne ne protesta ? Fis-je, étonné.

- Non. Ce jour-là, personne n'osa s'opposer à la décision du nouveau maire. Pourtant, les jours qui suivirent, on s'indigna dans le village. La femme de Mathieu était bien malade, fragilisée

par une arthrite généralisée et tenace. On se demandait comment elle vivrait ce déracinement. On les déménagea cependant, comme l'avait ordonné Thomas. Celui-ci continuait, sans se soucier de l'opinion générale, d'échafauder des plans et de prescrire des arrêtés qui n'avaient pour seul but que de l'enrichir. Il imposa plusieurs décrets qui lui accordaient des privilèges, notamment celui de pouvoir utiliser, pour son usage personnel, le camion que le village achèterait pour porter les bestiaux à la ville. Également, il fut décidé que le maire disposerait, au titre de ses fonctions, d'un pourcentage sur les revenus provenant de l'élevage. Enfin, un homme travaillerait deux journées par semaine à l'aménagement de la demeure du maire. C'était ainsi que j'avais atterri chez Thomas, recruté de force pour refaire les peintures de sa maison.

Nous continuâmes de marcher sans que je prête la moindre attention à ce qui nous entourait, ni quelle était notre direction, tant j'étais consterné et intrigué par le récit. Martinien marchait d'un pas calme et régulier, comme s'il avait souhaité imposer un rythme à son histoire et la dénuer un peu de sa passion.

- Au fil des mois, reprit-il, la femme de Mathieu allait de mal en pis dans sa maison décrépie. En bas, dans le village, les esprits s'échauffaient. La rumeur et la désapprobation gonflaient comme des ballons qui finissent par éclater. Un soir, alors que j'étais au bar avec des amis de Mathieu, le ton se fit plus grondant qu'à l'accoutumée au sujet de Thomas. Nous décidâmes de lui faire part de ce que nous avions sur le cœur, et cela, dès qu'il viendrait prendre son pastis rituel. J'avais été choisi comme porte-parole...

Toujours sans m'inquiéter davantage du chemin, je continuais de marcher aux côtés de Martinien qui seul savait où nous allions. Je l'écoutais simplement, sans lui poser la moindre question. Je voulais en savoir plus sur son histoire qui commençait à éveiller ma passion. Ce Thomas semblait être vraiment odieux !

Martinien interrompit quelques instants son récit. Dans son regard, on lisait toujours la révolte qui avait dû l'animer.

- Vous comprenez, reprit-il, que je fus partie prenante dans ce qui arriva ce soir-là...

- Les autres avaient pensé que vous auriez mieux su que quiconque faire entendre raison à Thomas ?

- Oui... Tout à fait... Quand il arriva dans le bar, nous lui proposâmes de nous installer tous autour de la plus grande table pour lui parler. Mais avant que je puisse parler, c'est le Vieux Jules, un ami de Mathieu, qui le premier a laissé éclater sa colère : « Ça ne peut plus durer ! » Avait-il dit. « Tu vas rendre la maison à Mathieu : sa femme va crever si tu la laisses dans la Maison des Rochers, tu le sais bien ! » Aussitôt, Thomas, qui avait pris l'habitude d'être craint, s'est fâché. « Tu n'as pas à contester mes décisions, avait-il presque hurlé en se levant. Et je suis le maire ! » Avait-il ajouté en s'adressant à tous ceux qui étaient restés assis autour de la table. Là, il avait pris une position qui lui était devenue coutumière : celle du despote menaçant qui fait trembler ses brebis soumises. Mais cette brebis-là, cependant, en l'occurrence le Vieux Jules, continuait de se révolter. « Et de quel droit tu fais crever les gens, toi ? Fumier ! » Et avant même que l'on puisse s'y attendre, Thomas décocha un terrible coup de poing sur la tête du Vieux Jules qui n'était pourtant qu'un faible vieillard. Alors là, mon sang ne fit qu'un tour : j'attrape Thomas par le dos de sa veste et le rejette en arrière. Emporté par la rage, j'envoie à mon tour un direct dans son visage déformé par orgueil. Je l'ai ainsi fait reculer vers le comptoir devant lequel il se tenait alors vacillant. Je décide de lui envoyer un dernier coup afin de lui faire comprendre, une fois pour toutes, qu'il n'est pas le plus fort. Ce coup le rejette encore d'un mètre en arrière. Il trébuche alors contre une besace qui traînait par terre, et s'écroule en se heurtant la nuque contre le comptoir... Nous le vîmes s'effondrer et rester inanimé. Les minutes se sont écoulées et Thomas ne s'est pas relevé : il était mort, la nuque brisée. C'est de cette façon que quelques jours plus tard le village me désignait comme leur nouveau maire.

Nous étions parvenus en bordure du village. Martinien s'arrêta.

- Je l'ai pourtant tué... Ajouta-t-il en me regardant comme s'il avait espéré que je proteste. Puis, il repartit, d'un pas plus vif.

Malgré ce qu'il venait de m'avouer, je ne pouvais blâmer son geste, ce geste qui allait pourtant à

l'encontre de mes principes moraux : j'étais contre toute forme de violence. Cependant, contre toute attente, je comprenais Martinien.

Dès la première minute, j'avais eu de lui une bonne opinion. Il me plaisait. Il émanait de lui quelque chose de sain, de vrai.

- Nous arrivons, dit-il. C'est là.

Ce n'était pas un monument. Il me fit entrer dans une petite chapelle ne pouvant guère accueillir qu'une cinquantaine de personnes.

- Venez ! Je vais vous montrer. C'est en bas.

Nous passâmes derrière l'hôtel. Là, un escalier disparaissait dans l'obscurité. Je ne me sentais pas à l'aise, me demandant s'il fallait y descendre. J'avais l'étrange sensation que Martinien nous emmenait dans les entrailles de la terre, dans un tombeau où nous ne distinguions rien. Je sentis monter vers moi un léger courant d'air fétide qui traînait derrière lui comme une odeur de pourriture évoquant l'enfer et la mort.

Nous commençâmes à descendre les marches.

- Une seconde ! Fit-il. Il y a une bougie, là. Je vais l'allumer. On ne voit pas grand-chose là-dedans...

Les ténèbres disparurent dès qu'il gratta une allumette. La lueur fugace éclaira un instant son visage. Il paraissait, lui aussi se sentir mal à l'aise, comme s'il allait me révéler un terrible secret.

- Je vais vous montrer... En bas, il y a une plaque de marbre sur laquelle sont inscrits les noms de mes prédécesseurs...

Il passa devant moi, la bougie à la main.

Comme nous continuions à descendre l'escalier, il se retourna.

- Ah ! Faites attention : les marches sont glissantes à cause de l'humidité.

Sa voix résonna en un son grave, empreint d'une pointe d'hésitation. Il devait y avoir une vingtaine de marches taillées à même la roche. Ses paroles qui nous précédaient semblaient sauter de marche en marche jusqu'en bas.

Quand nous débouchâmes dans la salle funéraire, l'air vibrait encore des sons qui s'étaient répercutés contre le mur opposé et s'apprêtaient à remonter. J'en reçus au passage comme une gifle. La bougie éclairait un peu la salle. Celle-ci mesurait environ dix mètres sur cinq. Martinien se dirigea directement vers le fond, où l'on distinguait un autel en pierre. Quelque chose semblait le préoccuper. L'autel n'était constitué que d'une large dalle soutenue par quatre petites colonnes de pierre. Sur la dalle, une plaque de marbre, d'environ soixante-dix centimètres sur cinquante, avait été calée contre le mur du fond.

Je m'étais arrêté au centre de la salle, laissant Martinien avancer seul, comme s'il allait vers son destin. La lueur de la bougie fit apparaître sur le marbre des inscriptions que je ne pouvais encore discerner. Martinien s'en approcha. Je le vis lire à plusieurs reprises, ligne après ligne, ce qui y était gravé...

Il se mit à trembler et posa avec beaucoup de difficultés la bougie sur la dalle. Il alla ensuite vers un coin de la salle où il s'adossa contre le mur humide, en marmonnant quelque chose.

Je m'approchais de lui, mais il ne daigna même pas lever la tête. J'allais à mon tour vers la dalle pour y lire les inscriptions. Je compris alors la réaction de Martinien. Cette découverte me fit l'effet d'un coup de point dans la poitrine : sur la plaque de marbre, en sixième position, figurait son nom !

Lorsque nous sortîmes de la chapelle, le soleil était devenu plus brûlant, et l'atmosphère plus sèche encore. Comme midi approchait, je l'invitai à boire un apéritif. Il accepta et nous prîmes le chemin du bar.

Il tremblait encore lorsqu'il porta son verre à ses lèvres.

- Quelqu'un cherche à me jeter un sort. C'est certain. Me confia-t-il.

Il soupira, attendit un long moment, le verre à la main, le regard perdu dans le vide... Puis, il termina d'un trait son verre.

- Finalement, vous savez où dormir ? Me demanda-t-il subitement.

Comme je ne répondis pas tout de suite, il me reposa la même question.

Avalant ma gorgée, je lui répondis d'un geste négatif de la tête.

- Ah !... Et bien, que diriez-vous de loger chez moi ? Cela ne me dérangerait nullement, au contraire ! Ma femme sera ravie de faire votre connaissance.

Il marqua une pause et reprit avant que juste le temps de répondre.

- D'ailleurs, vous ne pouvez pas refuser : il y a trois chambres qui sont libres ! L'une d'elles vous attend ! Tenez, acceptez donc, je vous invite ce soir à partager notre repas ; ainsi, vous en profiterez pour choisir votre chambre.

- Martinien, je ne voudrais surtout pas abuser de votre gentillesse.

- Non, non ! Je vous en prie ! Ne vous sentez ni gêné, ni obligé à mon égard ! Insista-t-il.

Cela me peinerait !

Puis, il sortit de sa poche droite un stylo et une feuille de papier pliée en quatre. Il l'étala sur le comptoir et y dessina grossièrement quelques rues. Il y ajouta des repères en me les citant : le bar, l'église, l'épicerie, le cimetière, l'emplacement de la chapelle... Glissant alors un doigt le long de quelques rues situées au centre de la carte, il ajouta :

- Ce n'est pas loin d'ici, regardez... Je vous laisse ce plan. Vous verrez que ce n'est pas compliqué pour se repérer. Passez vers les trois heures de l'après-midi, j'aurai alors terminé une réunion dans la salle du Conseil... Un problème de cheminée... Mais je dois vous laisser désormais ! À plus tard ! N'oubliez pas : vers les trois heures ! Je compte sur vous ! Termina-t-il en me serrant la main.

Une fois Martinien parti, je demeurais là, toujours assis à la même table. J'avais sorti de mon sac à dos une autre carte : celle du sud-est de la France. Mon regard sillonnait la carte en tous sens. Je ne parvenais pas à me décider quelle direction je prendrai lorsque je quitterai le village dans deux ou trois jours. En fait, je n'y étais guère attentif. Quantité d'images envahissaient mon esprit. Soudain, m'inquiétant pour l'heure, je m'aperçus que l'horloge du bar indiquait déjà quinze heures. Je consultai rapidement le plan de Martinien et me mis en route.

Je parvins chez Martinien avec un peu de retard.

C'était une maison assez grande, à un étage, avec des murs de pierre blanche et un toit légèrement pentu, couvert de tuiles roses. Comme une clochette en cuivre avait été fixée à droite de la porte, je l'agitai pour signaler mon arrivée.

Provenant de derrière la porte, j'entendis des pas résonner dans le couloir.

- Vous tombez à point ! Déclara Martinien en ouvrant la porte. Cinq minutes plus tôt et je n'étais pas encore là ! Continua-t-il en m'invitant à entrer, avec un large sourire. J'ai dû passer chez le Vieux Georges pour lui demander d'aller jeter un coup d'œil à la salle du Conseil : une cheminée menace de s'écrouler... Ensuite, je suis revenu avec le docteur car je souffre parfois de douleurs aiguës, là, du côté de l'estomac. Certainement rien de grave, mais comme c'est inhabituel... Il attend dans le bureau, mais il peut bien patienter quelques minutes supplémentaires. En attendant, je vais vous faire visiter la maison. Vous pourrez choisir la chambre qui vous conviendra le mieux. Comme je vous l'ai déjà annoncé : trois chambres sont libres.

Au rez-de-chaussée, dans le couloir, tous les murs étaient blancs, décorés par quelques assiettes et quelques trophées de chasse. C'était un intérieur tout à la fois rustique et très clair. Sur le mur de droite, entre deux portes, un râtelier à quatre étages ne supportait qu'un seul fusil de chasse à double canon.

Martinien me fit visiter tout le rez-de-chaussée sauf son bureau : la salle à manger, la cuisine et la salle de bains. Au passage, il m'indiqua la porte du salon qui lui servait également de bureau. Le docteur attendait dans cette pièce. Il m'expliqua qu'il souhaitait depuis longtemps étudier avec cet homme un projet de consultation médicale gratuite.

Ensuite, il me précéda dans le couloir où une horloge comtoise montait la garde.

Nous montâmes à l'étage. Parmi les quatre chambres disponibles, je choisis la plus claire.

- Je vous laisse vous installer... Au fait, laissez-moi vous tutoyer... Je ne peux pas continuer à vouvoyer quelqu'un qui va loger sous mon toit... Donc, en attendant, si tu veux ensuite faire un tour dans le village, n'hésite pas ! Ma femme ne sera de retour que vers les sept heures du soir : elle

a dit qu'elle allait passer son après-midi avec ses amies. À plus tard!... Termina-t-il avant de descendre l'escalier.

De loin, je l'entendis lancer un « Alors, Docteur, où en êtes-vous ? » et puis une porte se referma.

Je m'installai dans ce nouveau domaine qui allait m'accueillir pour quelques jours. C'était une chambre spacieuse. D'un côté, une armoire, de l'autre côté, une petite commode, et au milieu de la pièce, un lit qui semblait m'attendre. On avait l'impression qu'il avait été fait la veille comme si ma visite était prévue.

Sur la commode, là aussi, on avait posé une grande bassine et un broc d'eau. Je m'en approchai et vidai un peu d'eau dans la bassine pour m'en asperger le visage. Un miroir, debout sur la commode, me renvoyait mon image : la barbe que je n'avais pas rasée depuis quatre jours me donnait un air de vagabond ; mais j'aimais cette allure d'aventurier aux pommettes saillantes et aux joues légèrement creusées par les repas trop légers ou absents. Ce début de barbe donnait un peu de volume à mon visage. Je savais bien pourtant, que d'ici quelques jours, je ressortirais mon rasoir. Ces poils superflus, selon moi, masquaient en partie ma personnalité. Mes cheveux, qui n'avaient pas été taillés depuis plusieurs semaines, recouvraient maintenant mon front, mes oreilles, et commençaient à tomber en cascade sur mes épaules. Avec regret, je constatais que leur couleur châtain-clair s'éclaircissait encore, par endroits, de plusieurs cheveux blancs. Je décidai qu'il fallait, sans trop tarder, aller confier ma tignasse et ma barbe à un coiffeur si je ne voulais pas prendre, avant l'heure, l'aspect d'un patriarche ! Je souris, songeant qu'à Saint-Égrève, personne sans doute ne reconnaîtrait ce visage de sauvage.

Moi-même, je me sentais différent. Quelque chose avait changé au fond de moi. Peut-être était-ce dû à toute cette souffrance que j'avais portée en moi ces dernières années, et aussi à ces marches incessantes, la solitude dans le cœur, vers un ailleurs, un peu plus loin, qui était désormais ce village. J'avais vieilli, ou plutôt, j'avais mûri...

Je secouai ma tête pour en chasser ce début de mélancolie. Je me dénudai ensuite, et m'aspergeai entièrement d'eau pour débarrasser mon corps de la sueur et de la poussière qui le rendaient

poisseux. Je pataugeai un instant dans la bassine que j'avais placée à terre, remuant mes orteils de contentement. Cette fraîcheur réparatrice me remplissait de bien-être. Je fis un peu jouer mes muscles devant la glace pour me rassurer à la vue de cette silhouette d'homme mince mais solide. Je m'essuyai à peine et me jetai sur le lit, abattu par la chaleur et la fatigue. Les bras en croix, allongé sur le dos, je regardais le plafond lézardé.

J'avais laissé la fenêtre de la chambre ouverte en espérant y faire entrer un peu de fraîcheur, mais je ne recevais que des bouffées d'air chaud. Je n'avais plus aucun courage de me relever pour aller la refermer. Celle-ci donnait sur la rue principale.

Malgré la chaleur persistante, je me sentais détendu. Cependant, des bribes de souvenirs de ces deux dernières journées tournaient encore dans mon esprit, laissant en moi quelque chose de perplexe, d'insatisfait.

Plus tard dans l'après-midi, je me surpris en train de me diriger vers l'église. L'idée m'était venue qu'il fallait faire la connaissance du curé et lui demander quelques renseignements supplémentaires sur le village.

Comme je frappai à la porte de la sacristie, ce fut lui-même qui m'ouvrit. Il m'accueillit dans la demeure de Dieu avec un large sourire, tenant entre ses mains la petite bible dont il avait lu quelques passages le matin même lors de l'enterrement de Jérôme.

- Entrez ! Dit-il d'un ton calme et chaleureux. Je vous en prie... Je sais qu'il y a peu que vous êtes dans le village.

- Merci mon père. Lui répondis-je.

Il dut me sentir gêné car il accompagna son invitation d'un geste de la main.

J'étais venu lui parler et lui poser nombre de questions, et voilà que je ne savais plus quoi dire !...

Au fond de moi, quelque chose me gênait : chacun de ses gestes semblait être calculé, comme si tout n'était que mascarade.

Il fit encore sauter, deux ou trois, fois sa Bible d'une main à l'autre, puis il parla de sa voix de prêtre, toujours très posée, comme celle d'un avocat, mais plus lente, plus hésitante, comme s'il

cherchait ses mots.

- Je sens qu'au fond de vous, vous avez compris : je ne suis pas un prêtre comme ceux que vous avez déjà pu rencontrer par ailleurs. Non, je n'ai pas été ordonné prêtre. Vous avez compris que cette Bible n'a pas toujours fait partie de ma vie. Il n'y a pourtant ni supercherie, ni mensonge. Disons que c'est un métier comme un autre. Cette fonction, je m'en suis responsabilisé et je m'en occupe du mieux que je peux, comme n'importe quelle autre fonction...

Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Qu'il n'était pas curé par vocation ? Qu'il n'endossait qu'un rôle ? Comment peut-on être curé sans avoir la vocation ?

Ma question ne le surprit pas.

- Par vote ! Répondit-il en souriant. Et oui, par vote... Dans le village, toutes les décisions sont votées. Surtout lorsqu'il s'agit d'attribuer les principales responsabilités, comme celles du curé.

- Mais si vous n'êtes pas curé par vocation, comment pouvez-vous exercer cette fonction ? En quoi consiste-t-elle ?

- Oh !... Ce n'est pas si compliqué. Avant tout, apprenez que je ne suis pas curé comme vous l'entendez. Je suis seulement pasteur, un pasteur comme on en rencontre dans l'église protestante. Il ne faut pas grand-chose pour devenir ce que je suis. Il suffit d'avoir du cœur, le sens de la justice, connaître un peu la bible pour pouvoir en discuter ou réciter quelques prières. Il n'est pas nécessaire d'être un fervent pratiquant. Avec ce système d'élections, on devient pasteur à tour de rôle. Deux fois par an, il y a des élections... Parfois, il n'y en a pas... Au cours d'un Conseil du Village... Cela doit faire une vingtaine de fois que je suis réélu : les villageois ont l'air d'être satisfaits de moi. Je m'implique le mieux possible dans mon travail. Il me plaît.

- C'est tout de même incroyable ! Soupirai-je, de plus en plus étonné.

- Être pasteur, c'est finalement assez simple : savoir écouter les gens, prier pour eux ou à leur place, enterrer leurs morts et entretenir le cimetière. Bien sûr, ce n'est pas toujours gai, mais ils me font confiance...

- Et le dimanche ? La messe ?

- La messe ? Bien sûr, il y a aussi la messe. En fait, ce sont essentiellement les vieilles femmes qui viennent y assister : il semble qu'elles ont plus de temps que les hommes ! Lorsqu'elles ne peuvent pas se déplacer, je vais parfois leur rendre visite.

- C'est incroyable ! Répétai-je, en songeant encore à ce système d'élections.

- J'espère que ces confidences ne vous ont pas choqué ? Me demanda-t-il, d'un air visiblement ennuyé.

- Non, non ! Dis-je pour le rassurer. Je n'en suis pas choqué, mais je dois vous avouer en être très étonné. Ce village a quelque chose de singulier, de... Comment faire comprendre ce que je ressens ?

- Vous savez, je comprends ce que vous ressentez...

- Ce village fait comme un tout, une unité autonome en dehors du monde, comme s'il avait une âme, une propre vie.

- Vos paroles me font très plaisir. Sans doute avez-vous eu la sensation, comme tous ceux qui arrivent ici, de découvrir le travail de Dieu, comme s'il avait bâti le village, comme s'il nous animait...

- C'est exactement ce que j'ai ressenti !

- Pourtant, continua-t-il, ne vous fiez pas trop à la tranquillité qui semble y régner !

- Comment cela ? Demandai-je.

- Non, ne vous y fiez pas ! Répéta-t-il à nouveau en laissant tomber par terre sa Bible qu'il ramassa d'un geste vif. Non ! Reprit-il. Cela fait déjà trop d'années qu'il ne s'est rien passé. Il y a quelque chose de latent dans le cœur des villageois, je le sens. Cela éclatera tôt ou tard.

- Vous êtes bien pessimiste ! Lui lançai-je sur un ton mi-moqueur mi-sérieux.

- Pessimiste ? Oh non, pas moi ! Je ne suis que réaliste. Vous pourrez le constater vous-même si vous restez quelque temps dans le village. Je ne me trompe que très rarement !

Se retournant, il jeta un rapide coup d'œil vers une grande horloge à balancier, plaquée contre un mur, au fond du couloir.

- Excusez-moi ! Fit-il soudainement. Je viens de voir l'heure et je m'aperçois qu'il se fait tard. Nous parlons, nous parlons... et le temps passe. J'ai une messe à dire ce soir. Ce matin, je n'avais pas eu le temps de la dire, à cause de l'enterrement.

Pendant toute notre discussion, nous n'avions pas quitté le couloir d'entrée de la sacristie, et lui, il n'avait pas cessé de faire sauter sa Bible d'une main à l'autre.

- Puis-je vous demander une faveur ? Me dit-il avant de repousser la porte derrière lui. J'aimerais que vous repassiez de temps en temps me rendre visite. J'ai encore beaucoup de choses à vous apprendre sur le village et ses habitants. Et puis cela me fait plaisir de discuter.

- Je ne suis pas encore certain de rester très longtemps ici, mais si je décide de prolonger mon séjour, je n'y manquerais pas !

- Alors, à très bientôt, j'espère !

Je lui serrai la main et m'en retournai chez Martinien.

*

- Le repas est prêt ! Fit Martinien en m'ouvrant la porte et en m'accueillant. Installe-toi à table, ajouta-t-il en m'invitant à entrer dans la salle à manger. Je vais te présenter Mireille...

Je la vis entrer dans la pièce, la taille serrée dans un joli tablier fleuri. Elle était grande, mince, avec des cheveux blonds noués et tressés autour de la tête comme une couronne d'empereur romain. En un mot, elle était belle. Sa beauté surprenante, ses grands yeux verts, m'avaient laissé sans voix. Je me sentais soudain désemparé comme si la mort m'avait conduit entre les mains d'un ange. Je ne sortis de mon hébétude que lorsque je l'entendis parler.

- Eh bien ! François, essayez-vous donc ! Dit-elle. Je vais aller chercher la soupière avant qu'elle ne refroidisse.

Pendant qu'elle s'afférait dans la cuisine, Martinien me raconta qu'il l'avait rencontrée quelque temps avant la dernière insurrection, six ans en arrière. Ce fût le coup de foudre entre elle et

lui puisqu'ils s'étaient mariés deux mois plus tard. Ils vécurent le grand amour pendant trois ans, mais Mireille semblait attacher de moins en moins d'importance à lui.

- Elle ne s'occupe plus que de son association ! M'avoua-t-il. Elle l'a créé il y a deux ans ; depuis, c'est comme si je n'existais plus. Seuls comptent pour elle les racontars des villageois, leurs après-midi thé ou leurs soirées-discussions. Les potins vont si bon train que, par moments, j'en viens à me demander qui, elle ou moi, est le maire dans le village.

- Mais, quelle association ? Demandai-je.

- Une association... Répéta-t-il, évasif. Le but de ses membres et de se réunir pour « discuter ».

Il avait prononcé ce dernier mot avec emphase, le ton légèrement ironique. Il attendait ma question.

- Et de quoi discutent-ils ?

- Si j'ai bien compris, de tout et de rien à la fois. À mon avis, on ne peut y rencontrer qu'un bla-bla oiseux. Il ne sort rien de leurs prétendues discussions, et heureusement, car je crois que la plupart de leurs réunions commencent par une remise en question du village, de la façon dont les affaires sont gérées. Mais tout ceci n'aboutit jamais à du concret, sinon j'aurais de quoi m'inquiéter ! Mais... Parlons d'autre chose ! Enchaîna-t-il alors que, dans le couloir, nous entendions se rapprocher les pas de Mireille.

Je restai un moment perplexe à la pensée de cette belle villageoise désormais indifférente aux plaisirs de l'amour. Son association, était-ce une raison ou un prétexte ? La cause ou l'effet ? J'observais Martinien. Il semblait solide et chaleureux, avec des traits rieurs et un regard profond. Le considérant comme un homme de bon sens, je me demandais ce qui avait pu l'écarter du monde secret de sa jolie femme dont la simple présence me redonnait goût à la vie.

- Dis-moi, Martinien. Poursuivis-je. Si je souhaite rester ici quelques jours de plus, de quelle façon pourrai-je trouver du travail ou simplement me rendre utile dans le village ?

- Cela me ferait très plaisir, en effet, que tu restes encore quelques jours. Tu me demandes en quoi tu pourrais te rendre utile. Je crois savoir... Par exemple, en acceptant de reprendre tes

anciennes fonctions d'instituteur, au rythme qui te semblera le mieux adapté. Bien sûr, pas seulement pour les enfants, mais pour nous aussi, les plus âgés ! Je sais que beaucoup d'entre nous aimerions savoir mieux lire et écrire. Pour ce qui est de la rémunération, le Conseil du village décidera au mieux. En tout cas, elle sera indexée en fonction de la grille des barèmes habituels dans l'enseignement.

Mireille pris mon assiette et plongea la louche dans la soupière.

- Je verse deux louches à chacun. Il en restera encore pour les amateurs.

- Alors ? Fit Martinien en passant sa main dans ses cheveux. Que penses-tu de ma proposition ?

Je m'entendis lui répondre, enthousiasmé : « C'est une bonne idée ! Cela me ferait très plaisir d'animer ces classes ! »

- Et bien alors, François, c'est entendu ! Merci mille fois ! Je pense que tout le monde sera satisfait de ta décision.

- Dites, coupa Mireille. Vous n'allez pas vous faire des politesses pendant tout le repas ! Vos assiettes vont finir par refroidir. Mangez un peu, au lieu de bavarder !

Les têtes se penchèrent et les bruits de couverts dans les assiettes remplacèrent les paroles. Ayant avalé ma dernière cuillerée, je relevai la tête.

Mireille était en train de m'observer. Mes yeux furent comme aspirés par son regard envoûtant.

- Cela fait longtemps que vous n'avez pas enseigné ? ...

Sa voix était douce comme du sucre d'orge, mais je lui sentais un arrière-goût d'hypocrisie, quelque chose d'indéfinissable.

- Bientôt un an et demi. Balbutiai-je. J'aime beaucoup les enfants. Ne plus les côtoyer me manque énormément. Les enfants, c'est l'insouciance, l'innocence. C'est notre propre jeunesse, celle-là même qui, par leur présence, est préservée dans nos cœurs.

- Tu te sens vieux ? Demanda Martinien.

- J'ai un peu plus de la trentaine. Je ne sais pas si je suis jeune ou vieux mais, depuis que j'ai

tout quitté, j'ai parfois l'impression de sentir mon cœur vieillir. L'avenir m'effraie parfois, c'est sûr. Il représente le temps qui passe, celui que l'on ne pourra jamais maîtriser, ni empêcher de fuir.

- Rassure-toi ! Tu n'es pas seul à penser la même chose ! Mais tant que nous sommes jeunes, il suffit de ne pas penser à la vieillesse, ne pas la vivre prématurément dans nos têtes mais de vivre au présent, « de profiter de la vie » comme on dit ! À trop projeter la vieillesse, on devient vieux avant l'âge. Mais... Je suis sûr que tu te sentiras rajeunir en redevenant pour un temps instituteur.

- J'en suis certain ! Tu fortifies encore mon souhait de reprendre mon métier !

- D'autant plus que nous disposons déjà d'une école. Elle est vide pour l'instant. Il suffira de prendre quelques bancs dans l'église et de les installer dans une des salles.

- On peut bien se passer des tables dans un premier temps ! J'ai déjà quelques idées comme assurer certains cours à l'extérieur, assis sur l'herbe. La nature est tellement belle autour du village ! Autant en profiter lorsqu'il n'y a rien à expliquer au tableau !

- Formidable ! Fit Martinien en frappant dans ses mains et en les laissant collées l'une contre l'autre, déjà transporté à l'idée de ces cours en pleine nature. Je me l'imagine déjà, cette école !...

- Bon ! Je vais faire en sorte que l'école puisse commencer dès la semaine prochaine.